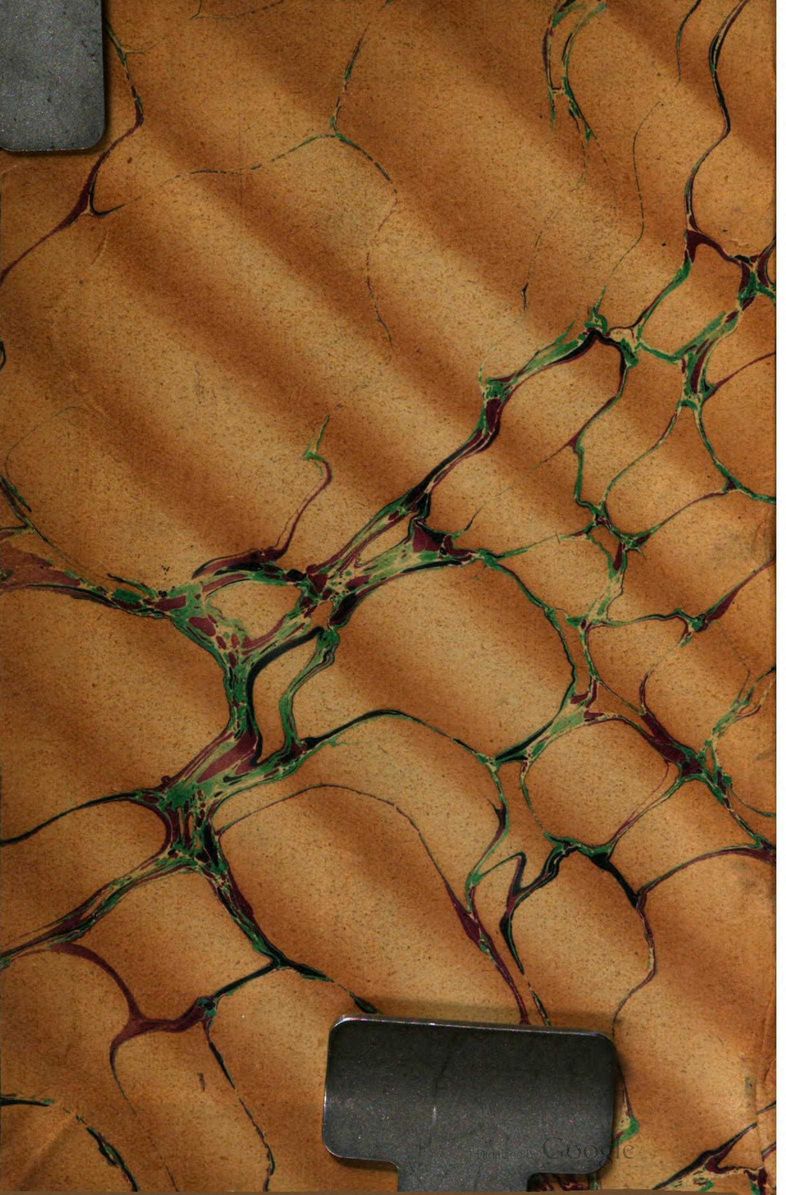
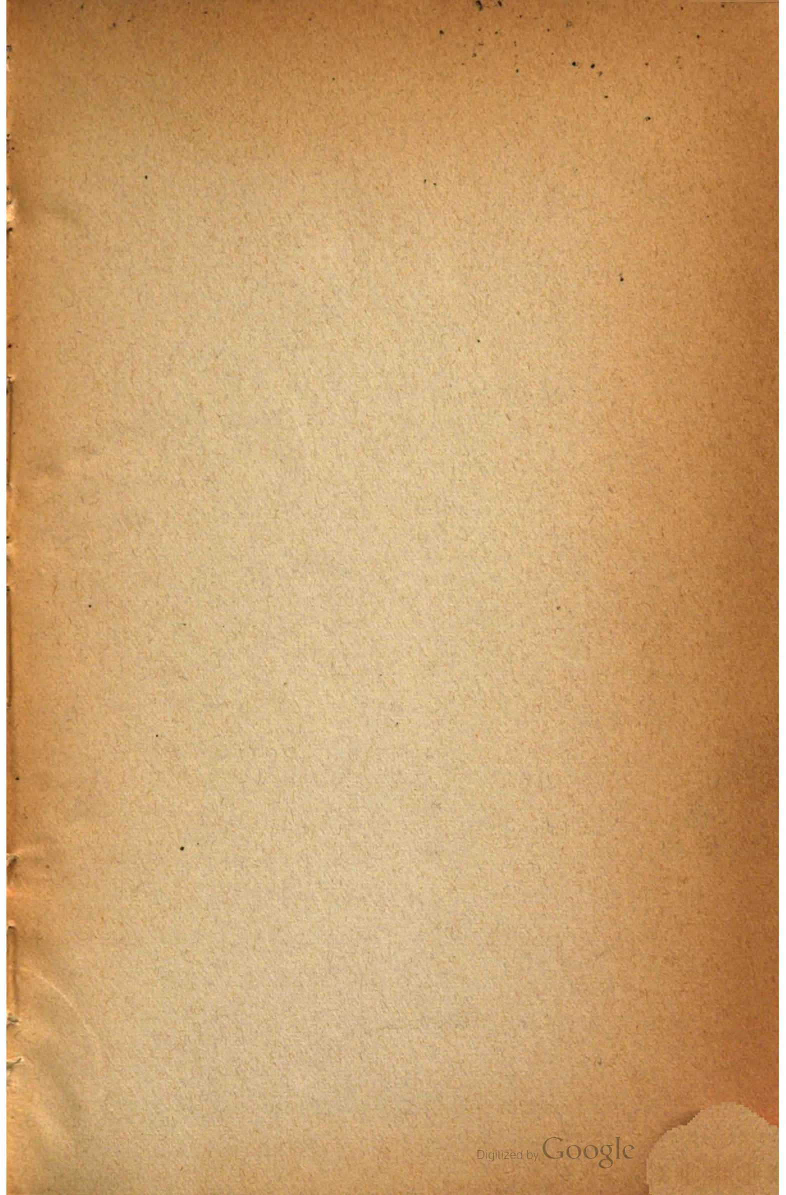
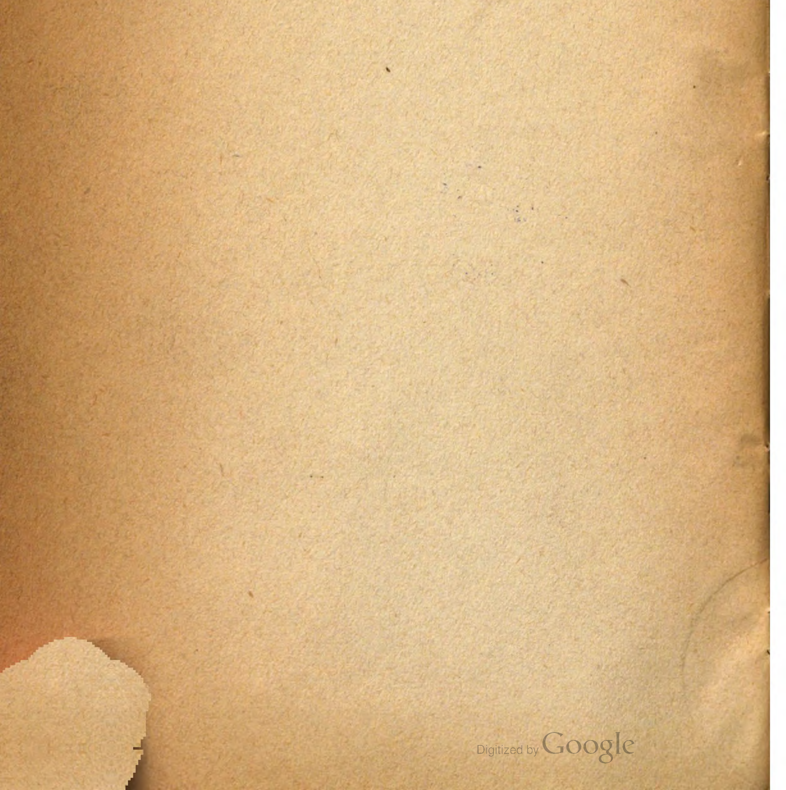












GASTON LAVALLEY

LES BALAYEUSES

Forbach, 2 août.

Sarrebruck est pris. Il y a eu un grand combat d'artillerie. Les *mitrailleuses* ont fait un effet inouï. L'Empereur commandait.

LE FIGARO.



PARIS

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES



LES BALAYEUSES

GASTON LAVALLEY

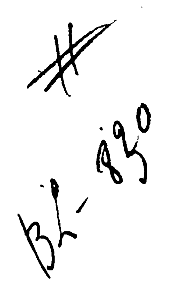
LES

BALAYEUSES

Forbach, 2 août.

Sarrebruck est pris. Il y a eu un grand combat d'artillerie. Les *mitrailleuses* ont fait un effet inouï. L'Empereur commandait.

LE FIGARO.





PARIS

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

AVIS

Voici quelques vers dont l'humble voix a dû attendre, pour se faire écouter, que le bruit du canon eût cessé. Ce qu'ils voulaient dire avant la guerre ne nous a pas semblé moins utile à dire à présent ; car il est toujours bon de répéter aux Français qu'ils ne sont jamais plus exposés à se perdre que lorsqu'ils demandent à être sauvés. Des désastres sans nom leur ont sans doute appris ce que valent les hommes qui se proclament providentiels,

Mais, n'est-il pas à craindre que la France, affamée de repos, n'oublie l'horrible leçon qu'elle a reçue et ne se livre, au moment où elle allait être maîtresse d'elle-même, à quelque aventurier qui éteindra de nouveau les lumières de la Presse pour faire ses mauvais coups dans l'ombre ?

La préface que nous avions écrite pour être publiée en tête de ces fragments, expliquera au lecteur le sens du titre que nous donnons à ces rimes patriotiques.

A SA MAJESTÉ AUGIAS.



SIRE,

L'odorat de vos sujets fut longtemps incommodé par les immondices de votre cour; mais un fleuve, détourné par Hercule, suffit pour tout nettoyer.

Depuis ce jour, des siècles de tyrannie ont entassé un tel amas de corruptions que la mer y passerait sans laver la souillure.

Comme les peuples n'avaient plus de demi-dieux à leur service, ils essayèrent de se débarrasser eux-mêmes de la vermine qui les rongeait; quelquefois ils y réussirent;

plus souvent ils échouèrent. Ce n'est pas qu'ils manquassent de courage ni d'audace ; mais leurs instruments de travail, ou plutôt leurs machines de guerre, étaient mal choisis.

Pour combattre leurs ennemis, les peuples n'ont besoin ni de l'épée, ni du poignard, ni de bombes, ni de canons, ni de mitrailleuses. Que, d'un commun accord, ils s'arment tous d'un balai, et la balayeuse *aux mille bras aura bientôt purgé le monde.*

Daignez, Sire, recevoir.... le châtiment que vous méritez.

LA ROUILLE

I



Trois empereurs romains, aux Enfers descendus,
S'enivraient de sanglots et de pleurs répandus.
En experts consommés, ils mettaient leurs délices
A deviser longtemps sur chacun des supplices.
Mais, quand ils découvraient d'ingénieux tourments,
Un chagrin se mêlait à leurs amusements ;
Quelque chose autrefois manquait à leur génie :
Ils n'avaient pas trouvé l'éternelle agonie !
Tristes, humiliés, ils méditaient entre eux
D'essayer quelque part ces supplices affreux,

II

Sur la rive du Styx le trio délibère ;
Il achète un gâteau pour corrompre Cerbère,
Du reste de l'argent fait la part de Caron,
S'élance dans sa barque et passe l'Achéron.
Ils voient enfin le jour! Ils marchent sans obstacles!
Dieux! que de changements, que d'étranges spectacles !
Tandis qu'ils ont vieilli, l'univers transformé,
Toujours jeune et fécond, à leur regard charmé
Etale les produits d'une race nouvelle.
A chaque pas un monde à leurs yeux se révèle.
Eux, cruels inventeurs de plaisirs raffinés,
Cœurs secs, esprits blasés, ils étaient étonnés !

III

Voilà que, devant eux, passe, dans une plaine,
Le monstre qui mugit et court sans perdre haleine.
Frémissant et suivant des yeux le lourd wagon
Qui semble avoir les feux et l'aile du dragon,

Caligula rêvait... Un frisson poétique
Tout à coup réveilla sa verve politique.

« — Si je régnais, dit-il, ah ! quel beau jour demain !...
J'aurais voulu jadis que le peuple Romain,
Pour l'abattre d'un coup, n'eût qu'une seule tête ;
J'aurais mieux aujourd'hui !... J'armerais cette bête
D'un énorme couteau... Des deux côtés rangé,
Mon peuple l'attendrait, et serait égorgé ! »

Une torpille en feu, d'un bruit épouvantable,
Couvrit les derniers mots de ce vœu charitable.

« — Ah ! soupira Néron, au lieu de ce bateau
Qui reçut Agrippine et s'entr'ouvrit dans l'eau,
—De mon crime instrument maladroit,—par Alcide !
Que n'ai-je eu ce brûlot !... Contre mon parricide
L'Océan révolté n'aurait pas sur ses bords
Rejeté ma victime et, malgré ses remords,
Pour réparer des flots cette injustice amère,
Contraint le bras d'un fils à poignarder sa mère ! »

Près de ses compagnons Tibère aussi rêvait.
Quand il vit que la foudre à présent écrivait,

Quand il vit qu'un message, en moins d'une seconde,
Pouvait, sur un seul fil, faire le tour du monde,
Le vieux César pleura.

« — Par Jupiter! dit-il,
Que n'ai-je eu dans mes mains cet élément subtil!
Quel courrier merveilleux entre Rome et Caprée!
De ses exécuteurs par la mer séparée,
Ma vengeance craignait les caprices du vent;
Mes vaisseaux, dans le port retenus trop souvent,
Aux Romains condamnés laissaient une espérance...
Avec ce messager, plus de jour sans souffrance!
Sans cesse menacés, ignorants de leur sort,
Mes ennemis mourraient vingt fois, avant la mort! »

Tels étaient leurs pensers, tandis que l'Industrie
Sous leurs yeux éblouis déroulait sa féerie.

IV

Le hasard fit qu'un homme entendit leurs regrets.
« — O Césars, leur dit-il, que de vœux indiscrets!
Vous en êtes encore à rêver des supplices?
Alors, il vous faudrait vous passer de complices,

On est doux à présent,— tant le monde a changé !—
Et le bourreau lui-même a l'air bon et rangé.
Tenez, chacun de vous (l'histoire nous l'enseigne)
Fut juste et paternel, au début de son règne.
Comme Saturne, après, vous mangiez vos enfants!
Vous auriez, moins cruels, pu vivre triomphants,
Estimés, applaudis et couronnés de roses,
En attendant le jour de vos apothéoses.
Mais, lassé de mourir, votre peuple indigné
Dans votre propre sang à la fin s'est baigné.
La leçon était bonne, et nos tyrans modernes
En ont su profiter... Un pied sur des casernes
Et l'autre sur les lois, leur sombre majesté
A pris pour points d'appui la force ou l'équité,
Et, suivant que le roi garde ou perd l'équilibre,
Chacun de ses sujets se sent esclave ou libre ! »

V

« —Je comprends ! dit Néron... Vos rois, de leur cerveau
Ne firent point sortir un système nouveau.
Nous savions, avant eux, comment la violence
Emprunte de Thémis la robe et la balance....

Est-il bon cependant que la fureur des rois
Se dérobe toujours sous le masque des lois ?
Ils auraient tort souvent de cacher leurs colères
Et de ne pas braver les haines populaires.
Il leur faut, par instants, pour montrer qu'ils sont forts,
Fouler les lois aux pieds et s'entourer de morts !
De larmes et de sang si le tyran s'enivre,
C'est moins pour se venger que pour régner et vivre.
Il voudrait être bon, que son crime passé
Viendrait, entre son cœur et l'échafaud dressé,
Effacer le pardon et relever la hache.
Dans sa peur de manquer un proscrit, qui se cache,
A travers dix amis, il frappe l'ennemi !
Un despote, chez nous, n'aurait jamais dormi
Si la main du bourreau n'avait, dans la journée,
Assuré son repos d'une large saignée !...
Vos tyrans auraient-ils, plus habiles que nous,
Trouvé pour se défendre un système plus doux ? »

VI

« — Ils ont trouvé la rouille !... Et ce moyen pratique
Et ce trait de génie, entre leur politique

Et la vôtre placés, mieux que dix-huit cents ans
Vous séparent tous trois des modernes tyrans...
Après avoir troublé, comme vous ils apaisent,
En égorgeant d'abord les gens qui leur déplaisent.
Mais, le combat fini, quand ils ont le pouvoir,
De respecter la vie ils se font un devoir
Et lavent avec soin, dans les champs, à la ville,
Le sang qui fut versé par la guerre civile.
A la place où mourut quelque martyr du droit,
S'élève une guinguette où l'on danse et l'on boit.
Si les clubs sont fermés, on ouvre des spectacles
Où des tableaux impurs, se montrant sans obstacles,
Consignent à la porte un drame généreux
Dont les vers et l'auteur ont semblé dangereux.
La presse ne sent plus l'horrible meurtrissure
Que lui faisait jadis le fer de la censure,
Et, tant que l'on écrit qu'on est bien gouverné,
Personne ne se voit jamais emprisonné.

Il est vrai qu'un journal n'oserait se permettre
Les grandes libertés que prend un baromètre;
Le beau fixe est sa règle. A d'autres l'horizon,
Les points roses ou noirs que promet la saison!...
Quels sont les parfumeurs des têtes couronnées?

Le souverain a-t-il plus de croix que d'années ?
Comment appelle-t-on son cheval favori ?
Est-il vrai qu'au spectacle, hier, il ait souri ?
Au dernier bal paré, quel était son costume ?
Est-ce d'or ou d'argent qu'est fait son porte-plume ?...
Voilà d'un grand pays, voilà comme un journal
Réveille sans péril l'instinct national !
Et si, l'esprit lassé de tant de politique,
On préfère à ce genre une feuille critique,
Où des faits sérieux il n'est jamais parlé,
Dévorez, achetez, sans peur d'être volé,
L'œuvre des égoutiers de la littérature.
Aux petits des bourgeois *ils donnent la pâture*
Et leur bonté s'étend jusqu'à les renseigner
Sur l'illustre c.... qui commence à régner.
Ils diront, au besoin, de combien de toilettes,
De combien de ces riens, qui peuplent ses tablettes,
De combien de colliers, de cochers, de chevaux,
Ne sauraient se passer ses nocturnes travaux.
C'est au fils de famille à deviner le reste ;
Et ce journal, fléau plus mortel que la peste,
Délaissé par le frère ira perdre la sœur !

Dame ! la presse est libre et n'a plus de censeur !

Hé ! si nous arrêtions l'essor de son génie,
Ne se plaindrait-on pas de sa monotonie ?
Au contraire, voyez quelle fécondité !
Grâce à ses soins, jamais de scandale avorté !
De ses inventions la calomnie accrue
Se promène au salon et descend dans la rue ;
Ce n'était pas assez des langues de portier,
Il lui fallait encor l'aide du gazetier !
Qu'il insulte à son gré, de sa prose verbeuse,
Qu'il salisse sans peur de son encre bourbeuse
Un homme sans défense, un obscur citoyen !
Nous approuvons le but et louons le moyen :
Nos sujets, occupés de petites rancunes,
Des droits qu'on leur a pris oublieront les lacunes.
Sur les ponts, sur les murs, sur tous les monuments,
Effaçons les hauts faits, grattons les ornements,
Tuons ces souvenirs dont un peuple s'enivre !
Que tout lui dise enfin qu'il est né pour bien vivre,
Que le nom d'un rentier, au grand livre porté,
Vaut mieux qu'un nom gravé par la postérité !
Sur Brutus, sur Caton, trop vantés par l'histoire,
Sur les temps dangereux vidons notre écritoire !
Faisons pour la jeunesse un récit expurgé,
Et que de ses débuts notre règne allégé

Montre à ses sens séduits — riantes perspectives —
Les plaisirs que rêvaient ses passions captives !

C'est ainsi qu'un tyran nous verse le poison
Dont on meurt, sans vouloir chercher la guérison !

C'est ainsi qu'une mère, aux larmes condamnée,
Perd l'espoir de vingt ans dans une matinée.
Longtemps elle a caché, dans le fond de son cœur,
Le deuil de son mari, qu'égorgea le vainqueur.
Quand elle voit son fils en âge de comprendre,
De son cher souvenir elle agite la cendre.
Elle lui dit comment, héros sans le savoir,
Le soldat-citoyen accomplit son devoir ;
Elle lui dit les mots dont la noble victime
Flétrit, en expirant, son meurtre illégitime ;
Elle prend le fusil que le père portait,
Et le donne à son fils.., au fils, qui plaisantait !
Le jeune homme sourit, arme la batterie
Et l'arrache en riant de la crosse pourrie.

Des plus fiers souvenirs par le temps dépouillé,
Plus que le fer vieilli son cœur s'était rouillé !

VII

Les trois Césars, surpris, écoutaient en silence.
Mais Tibère au discours trouve une invraisemblance.
« — Vos rois sont forts, dit-il; vos tyrans sont très-forts!
Mais quoi! dans leurs palais point de joyeux transports?
Jamais dans leurs soupers, à la fin d'une orgie,
Jamais d'un peu de sang leur table n'est rougie?
Jamais, pour égayer leurs nobles sénateurs,
Ils ne font massacrer quelques gladiateurs?
Point d'esclaves jetés, pour nourrir les murènes,
Dans leurs étangs profonds? Jamais dans leurs arènes
De Chrétiens dévorés, pour charmer leurs loisirs?
De vos Césars nouveaux quels sont donc les plaisirs,
S'ils ne versent du sang?

VIII

« — Ils font verser des larmes!...
Les échafauds dressés engendrent des alarmes,

Et, quand la foule monte, océan agité,
L'ouragan peut sortir de son flot irrité.
Un seul homme égorgé sur la place publique
Souvent cause la fin d'un pouvoir despotique;
Vingt mille, assassinés chez eux isolément,
De leurs corps entassés lui font un étaiement!
Sur ce point nos tyrans n'ont plus rien à connaître.
Doucement le suspect par eux est pris en traître.
Parfois la femme en meurt, et l'enfant sans soutien
Sur les chemins mendie ou crève comme un chien.
Sous un ciel meurtrier on emporte le père;
Il a les fers aux pieds; mais c'est son temps prospère!
Sous un climat de feu par la fièvre abattu,
Il pourrait s'écrier, mieux que Brutus: « Vertu,
Tu n'es qu'un nom! »... Il meurt!... Après bien des années,
On apprend ses douleurs par la mort couronnées...
Même de ses voisins il était oublié!...
Par des amis pourtant un doute est publié;
Le pouvoir, qui croyait leur mémoire engourdie,
S'indigne et daigne enfin prouver la maladie...
Méchants, qui soupçonniez ce bon gouvernement,
Le chagrin fut l'auteur de l'empoisonnement!

Voilà comme, en secret, savourant leur vengeance,

Nos tyrans, en public, posent pour l'indulgence ;
Vous mouriez poignardés, eux meurent triomphants ! »

IX

« — Auprès d'eux, dit Néron, nous étions des enfants ! »



LE

RÊVE DE M. DE FLORIAN

Monsieur de Florian dormait, —
Non comme Homère
Sommeillant sur le sein de la Muse, sa mère,
Et nous gâtant, avec un propos de commère,
Le passage qui nous charmait ; —
Mais il dormait en fabuliste
Lassé de son métier,
Ou, s'il vous plaît, comme un portier
Refusant le cordon à quelque journaliste
Attardé.

Pour la première fois un peu dévergondé
Son esprit vit ce que nous allons dire,
Sans rire.

Grand bruit, un jour,
Dans une basse-cour.
Les pensionnaires
Du poulailler,
Non contentes de babiller,
Débitaient les discours les plus incendiaires.
Un club en vérité !
Les jeunes volailles
Ne semblaient rêver que batailles
Et les vieilles tremblaient pour la Société !

Un aigle qui passait, en quête d'aventure,
Propose aux émeutiers
Sa dictature.

Le moyen plut aux bons rentiers.

« — Savez-vous qui je suis ? dit l'aigle ;
« Je suis l'ordre, la règle !
« Oui, je suis un sauveur !

« Et je descends en droite ligne
« De l'oie insigne
« Qui, la première, à Manlius rêveur
« Par un cri vigilant rappela sa consigne...
« Les miens ont sauvé Rome au mont Capitolin ! »

« — Une oie ?
« Dit un malin ;
« Penses-tu qu'on te croie !
« Plus que ton bec redouté,
« Plus que tes ongles,
« Tous tes discours nous prouvent que tu jongles
« Avec la vérité. »

« — Tais-toi donc, poule raisonneuse !
« Je viens du ciel,
« Libre-penseuse !
« Et je suis providentiel ;
« Car c'est officiel !...
« Quand un peuple est dans les alarmes,
« J'accours et fais cesser le bruit des armes. »

« — Tout le monde ici discutait ;
« Mais personne ne se battait. »

« — Sans le silence
« Point de sécurité !
« L'éloquence
« Mène à la violence,
« Au mépris de l'autorité !...
« Vous parliez ?... Tout s'explique !
« Et je connais vos noirs desseins !
« Il est ici des assassins
« Qui prétendaient fonder la république !..
« Pourquoi ces mécréants
« Porteraient-ils à leur tête du rouge,
« S'ils ne conspiraient pas ?... Pourquoi donc ces forbans
« Sortent-ils de leur bouge ?
« Pour piller les honnêtes gens !...
« Mais je suis là ! qu'on se rassure !...
« Vous, que je sais payés par la Société
« Pour museler la liberté,
« Venez, fiers combattants, et la victoire est sûre !...
« Guerre aux bandits !
« Et guerre à l'anarchie !
« Sauvons la monarchie !
« Eh quoi ! vous restez interdits !
« Ce peuple vous semble paisible ?...
« Illusion !... Il est visible

« Qu'il se battrait, s'il n'avait peur !...
« C'est le moment !... chargez ces hypocrites !...
« Cela n'est pas légal ?... Quel scrupule trompeur !...
« Il vous faudrait des paroles écrites ?
« Est-ce que, pour des coqs gaulois,
« La bravoure n'est pas bien au-dessus des lois ? »

Autour de l'orateur les guerriers se rangèrent.
Ils égorgèrent,
Mais pour sauver l'humanité !

On dit que, par nécessité,
Ils supprimèrent
Quelques enfants,
Mais pour défendre la famille !

Ce guet-apens,
Par les trembleurs reconnaissants,
Fut simplement appelé : peccadille.
L'aigle fut roi,
Pour avoir sauvé l'ordre et rétabli la loi.

Son historiographe,
Que l'on peut croire assurément,

Nous dit que la grandeur de son gouvernement
Lui mérita cette épitaphe :

« Quand il eut bien versé le sang d'autrui,
« Ce fut à ses sujets de se saigner pour lui ! »



LA GUERRE

Non ! l'ennemi n'est plus à la frontière ;
Défions-nous d'un étendard menteur.
Notre drapeau, c'est la justice altière ;
Notre ennemi, c'est un chef imposteur !
En vain on veut que notre sang bouillonne
Contre un voisin, par un autre excité ;
Notre ennemi, c'est celui qui baillonne,
Pour étouffer les cris de liberté !

Avec des mots on nous trompait naguère !
Comme un bouvier, qui chasse ses troupeaux,

Nos souverains nous menaient à la guerre,
Et nous mourions... pour prendre des drapeaux !
Mais nous savons à qui sert la victoire,
Mais nous savons avec quel sang obscur,
Mais nous savons de quelle encre l'histoire
Écrit le nom du grand homme futur !

Voici le temps des luttes pacifiques.
Nos généraux sont des chefs d'atelier,
Et nous livrons — ouvriers héroïques —
A la matière un combat singulier.
Quand nous frappons, nous frappons sur l'enclume
Et nul ne meurt des coups que nous portons ;
Quand nous forgeons, le brasier qui s'allume
Change en scalpels le fer des mousquetons !

Nous, qui voulons que le sol soit fertile,
Laisserons-nous piller les laboureurs ?
Nous, qui voulons que la mort soit utile,
Commettrons-nous d'inutiles horreurs ?
Partout, sous terre, aux champs, la mort menace
Le travailleur, et le suit pas à pas ;
Soit ! Regardons notre ennemie en face ;
Dédaignons-la, mais ne la cherchons pas !

Nous détestant sans nous connaître, frères,
Nous nous battions avec docilité.
Pour exciter nos stupides colères,
On nous cachait l'auguste vérité !
Mais la science a tué le mensonge :
D'un pôle à l'autre, on se donne la main;
Nous nous voyons; adieu le mauvais songe !
Cruel de loin, de près on est humain.

Si l'on nous mène essuyer la mitraille,
Laissons nos rois se tirer d'embarras !
Qu'un des tyrans contre l'autre ferraille;
Regardons-les, et restons l'arme au bras !
Nous saurons bien mettre à profit leur gloire :
S'il en meurt un, amis, brûlons ses lois !
S'il en meurt deux, pour chanter la victoire,
Embrassons-nous sur le corps de nos rois !



LE

DERNIER RETRANCHEMENT

Quand le soldat ne voit dans le gain des batailles
Que des grades, de l'or, des croix ou des médailles;
Quand ce n'est plus l'Idée, au généreux guidon,
Qui conduit à l'assaut et pointe le canon;
Quand le sort d'un pays, république ou royaume,
Dépend de l'appétit d'un prince gastronome;
Quand, admis au banquet qu'ils servaient autrefois,
Les peuples n'ont encor que les restes des rois;
Quand la diplomatie, à l'allure retorse,
Ne craint plus de montrer les abus de la force;

Quand les mœurs des Césars apprennent aux bourgeois
A violer le droit, la justice et les lois ;
Quand l'enfant ne croit plus aux vertus de sa mère ;
Quand la sainte amitié n'est plus qu'une chimère ;
Quand la jeunesse, vaine et folle en ses désirs,
Travaille avec les dés pour payer ses plaisirs ;
Quand Dieu même n'est plus qu'un moyen politique,
Un exorde aux discours d'un pouvoir despotique ;
Quand Cicéron n'est plus qu'un laquais-orateur,
Selon l'ordre du maître, ou sincère ou menteur ;
Quand on dit brusquement à la misère vraie,
Qui demande en secret : « Je n'ai pas de monnaie ! »
Pour aller, de ce pas, au pauvre patenté
Faire une grosse aumône avec fatuité ;
Quand la presse descend des sommets dans l'ornière,
Se nourrit de scandale et devient cancanière ;
Quand son esprit se borne à d'affreux calembours
Et son style à l'argot du bagne ou des faubourgs ;
Quand, au lieu d'élever les masses prolétaires
Au sublime niveau des nobles caractères,
Parmi les assassins elle prend ses héros,
Comme pour préparer du travail aux bourreaux ;
Quand l'accusé cynique en grand homme se pose,
Regardant l'échafaud comme une apothéose ;

Quand tous les citoyens, ivres de vanité,
Prennent pour de la gloire un nom souvent cité;
Quand le salon n'est plus qu'une place publique
Où l'on donne en spectacle un luxe hyperbolique;
Quand le monde, autrefois un rendez-vous joyeux,
Ne veut plus s'amuser, mais éblouir les yeux;
Quand le moindre bourgeois pour la plus humble fête
D'un *reporter* vacant se met d'abord en quête;
Quand on voit que la femme, abaissant sa beauté,
Lui préfère un bijou chèrement acheté;
Quand on voit que la vierge, autrefois ingénue,
Sous les lustres du bal s'étale demi-nue,
En attendant, hélas! qu'un chroniqueur banal
La déshabille encore au bas de son journal;
Quand l'amour-propre éteint l'amour, qui fait la flamme;
Quand la gloire s'échauffe aux feux de la réclame;
Quand Phryné vous coudoie avant l'ombre du soir;
Quand la pudeur ne sait à quel foyer s'asseoir;
Sur ce charnier, où gît la conscience humaine,
Quand planent les corbeaux, pour partager l'aubaine;
Quand rien n'annonce enfin qu'un nouvel univers
Sortira d'un vieux monde habité par les vers;
Il est un germe encor que la forte nature
Fait quelquefois fleurir sur cette pourriture:

L'honneur, religion de ceux qui n'en ont pas,
Guide mystérieux dont nous suivons les pas;
L'honneur ! foi des époux et pudeur de la vierge,
Main tendue à celui que le crime submerge,
Dernier retranchement où le bien combattu,
Peut tenir tête au mal et sauver la vertu !



LES

TRAVESTISSEMENTS

Je vis sur une promenade,
Je vis passer un général.
Son frac rappelait de Grenade
Le caprice architectural;
L'or y courait en arabesques,
En dessinant mille festons,
Et, par l'huis des trèfles mauresques,
Comme un œil brillaient les boutons.

Pour ce héros doré la guerre
Ne doit sans doute être qu'un jeu?

Pour ce conquérant, il n'est guère
De jour, sans qu'il s'expose au feu ?...
Il se risque par mandataire.
Pour lui faire payer des droits,
Ses soldats ravagent la terre ;
Il se pare de leurs exploits !

Dans une savante assemblée
Notre homme, grave et raisonneur,
Un autre jour s'en va d'emblée
S'asseoir à la place d'honneur.
Roide dans sa cravate blanche,
Ganté de blanc, vêtu de noir,
Il tient une main sur sa hanche
Et l'autre sur un éteignoir.

Alors, si quelque science ose
Percer un peu l'ombre, qui fuit,
Sur la lumière à peine éclose
Effrontément il fait la nuit !
Des vérités officielles
Il aime le rayonnement ;
Mais, s'il tolère les chandelles,
Il souffle le soleil... qui ment !

Hé ! quel est donc ce personnage ?
Quel est ce singulier acteur
Qui n'a, pour son baladinage,
Ni théâtre, ni directeur ?
Qui, sans le secours de la rampe,
En plein jour peut se travestir
Et, sans décors à la détrempe
Et sans esprit, nous divertir ?

Quel est ce guerrier sans bataille ?
Quel est ce savant sans savoir ?...
C'est un grand homme sans la taille,
A qui nous donnons tout pouvoir.
Il met au pilon nos coutumes,
Pour nous faire à son gré la loi,
Puis il retourne nos costumes
Et s'y taille un habit de roi !



LES

FUNÉRAILLES DU FAVORI

Il est là ! vain jouet de la force féconde
Qui dissout pour créer, impuissant, froid et nu,
Et, sauf les cris qu'on jette en arrivant au monde,
Retournant au néant comme il en est venu.

Ils sont là ! chamarrés, pleins de leur importance,
Aux quatre coins d'un char par l'orgueil escorté ;

Ils sont là ! confondant leurs pleurs de circonstance
Et les larmes d'argent que coud la vanité.

Il est là ! Comme un homme endormi sur un livre,
N'ayant plus souvenir du feuillet qu'il a lu,
Il connaît encor moins la page qui va suivre,
Où le conduit l'auteur et ce qu'il a voulu.

Ils sont là ! vingt rivaux pour une sinécure,
Du cadavre encor chaud détachant sans remord
Les cordons et les croix, que la place procure,
Rongeant avant les vers la dépouille du mort !

Il est là ! transformé, tombant en pourriture.
Comme un engrais qu'on livre au travail du fermier,
Il ne sait de son corps ce que fait la nature,
S'il doit renaître fleur ou bien rester fumier.

Ils sont là ! discutant — avocats ou notaires —
Ce que laisse le mort, ce qu'il a d'héritiers,
Les chances de procès, le partage des terres,
Et tous les gros profits de leurs petits métiers !

Il est là ! l'œil fermé, regardant en lui-même,

De tout lien terrestre à moitié dégagé,
Il va toucher du doigt le terrible problème :
Si le corps est sans âme, ou si l'homme est jugé.

Ils sont là ! gens de cour, épiant le visage
Du maître désolé qui pleure un favori,
A travers sa douleur cherchant—heureux présage !—
Si l'astre impérial ne leur a point souri !



L'ARGOT

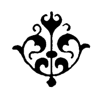
DES CONQUÉRANTS

L'enfant, dont la gaieté prête son assistance
Aux douloureux efforts du travail paternel ;
La vierge, qui ne voit à l'humaine existence
D'autre but sérieux qu'un amour éternel ;

La mère, qui, domptant l'intérêt personnel,
Dans l'art du dévouement met toute sa science ;
Le vieillard, qui nous dit sans apprêt solennel
L'oracle familier, fruit de l'expérience ;

Princes, qui ravagez, pour conquérir un nom,
Sous les pieds des chevaux ou le poids du canon,
Les champs qu'un fer paisible avait rendus fertiles,

Dans vos siéges fameux, Alexandre, Attila,
César, Pierre le Grand, Napoléon, voilà
Ce que vous appelez : *les bouches inutiles!*



L'UKASE

I

Le czar nous avait dit : « Esclaves, levez-vous !
Pour des bêtes de somme
On vous prit trop longtemps. Essuyez vos genoux ;
Debout !... L'esclave est homme !

Il ne quittera plus son village et ses champs.
De sa terre féconde
Sortiront deux moissons : les blés et les enfants,
Beaux fruits à tête blonde.

Sur l'épaule, il aura le fusil des chasseurs
Pour courir sus aux bêtes.
Brave et fier, il aura contre ses oppresseurs
Les mêmes armes prêtes !

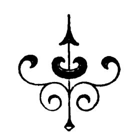
Il n'aura plus qu'un maître, un seul : sa volonté !
Qu'une seule croyance :
La justice ! qu'un but, un seul : la liberté !
Qu'un Dieu : sa conscience ! »

Le czar nous avait dit : « Esclaves, levez-vous !
Pour des bêtes de somme
On vous prit trop longtemps. Essuyez vos genoux ;
Debout !... L'esclave est homme ! »

II

C'est ainsi que parlait un pauvre paysan
A des serfs révoltés, dans un bourg du Khasan.
En face, des soldats déchiraient la cartouche,
Epaulaient leurs fusils... Seul, l'orateur farouche

N'en était pas troublé... La mitraille passa,
Trouant, chassant la foule ; et l'on se dispersa.
Mais, dans ses doigts de fer tenant toujours l'ukase,
Le rustre en redisait tout haut la paraphrase.
Debout parmi les morts, défiant ses bourreaux,
Il criait aux peureux, qui fuyaient par troupeaux :
« Amis, que craignez-vous ?... Est-ce qu'un misérable,
Lorsqu'il défend son droit, n'est pas invulnérable? »



LE PAIN QUOTIDIEN

La disette fauchait les quartiers populaires.
Peu de gens échappaient à ses pâles colères ;
On mourait dans la rue, on mourait sous les toits.

Dans un de ces réduits, aux murs sombres et froids,
Un enfant et sa mère, en poussant une plainte,
Venaient de s'enlacer dans une double étreinte.
Ils dormaient, réunis par un chaste baiser,
Attendant que la mort entre eux vînt se poser.

O mort, pitié ! prends-les sans que rien les réveille !
Passez, bruits du dehors, sans frapper leur oreille !

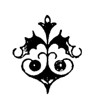
Joueurs d'orgues, chanteurs, cochers ou charretiers,
Allez plus loin, allez dans ces nobles quartiers
Où la paille, qu'on met dans la rue opulente,
Adoucit l'agonie et fait la mort plus lente !

A cette heure où, pour tous, arrive le sommeil,
L'enfant par une plainte annonça son réveil.
Comme s'il eût voulu réciter sa prière,
Il joignit les deux mains, pour imiter sa mère,
Et dit : (sans s'en douter cruel comédien !)
« Donnez-nous aujourd'hui le pain quotidien ! »
Ses pauvres dents claquaient... Il mordit la paillasse !...
La mère, en l'embrassant, crut toucher de la glace.
Elle bondit, courut, sortit de la maison.

Or, l'enfant, de nouveau, murmura l'oraison.
Et l'écho par deux fois, après sa plainte amère,
Sans qu'on lui répondît, répéta : « Mère, mère,
Donnez-nous aujourd'hui le pain quotidien ! »
. . . .
Il ne parlait plus, quand rentra son gardien.

Sur le corps de son fils, à peine revenue,
La mère se pencha, tremblante, demi-nue.

Elle apportait un pain que, d'un air triomphant,
Elle rompit en deux, pour l'offrir à l'enfant.
Et, d'abord, elle en tint un morceau dans sa bouche,
Qu'elle passa trois fois au-dessus de la couche,
Espérant que l'enfant allait tendre les bras
Et sourire en jouant... Mais il ne bougea pas...
La mère avait compris !... Et, craignant que l'envie
D'apaiser ses douleurs ne prolongeât sa vie,
Elle arracha le pain, à sa lèvre collé,
Et dit en le jetant : « Moi qui l'avais volé ! »





LE HIBOU

On dit qu'il a des goûts funèbres
Et que son grand œil dilaté
Ne brille que dans les ténèbres ,
Comme une sinistre clarté.
On pense que , malfaiteur sombre ,
Il craint les regards du soleil

Et veille, à l'heure du sommeil,
Pour commettre un crime dans l'ombre !

Hou ! hou !
Ce bruit
Dans la nuit,
Hou ! hou !
C'est le cri du hibou !

On le maudit, et nul ne songe
Que ce philosophe attristé
Sous l'horrible éclair du mensonge
A vu pâlir la vérité !
Hélas ! aveugle volontaire
Il n'ouvre les yeux que la nuit,
Lorsque le mal, qui le poursuit,
S'est enveloppé de mystère !

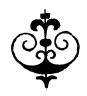
Hou ! hou !
Ce bruit
Dans la nuit,
Hou ! hou !
C'est le cri du hibou !

Sa voix lugubre, quand il passe,
En tous lieux sème la terreur,
Et son oreille ne ramasse
Que des cris de haine et d'horreur.
Partout un préjugé tenace
En fait un hôte dangereux,
Et la plainte d'un malheureux
Semble partout une menace !

Hou ! hou !
Ce bruit
Dans la nuit,
Hou ! hou !
C'est le cri du hibou !

Dans la solitude profonde
En vain il fuit, pauvre blessé !
En vain il s'éloigne du monde,
Le malheureux est pourchassé !
Pareil à la noble victime,
Que vient railler un peuple vil,
Il voit hélas ! comment l'exil
Pour l'exilé peut être un crime !

Hou! hou!
Ce bruit
Dans la nuit,
Hou! hou!
C'est le cri du hibou!



LA FORTERESSE

I

Quand le peuple inspiré, dans un jour de colère,
Battit comme un bélier ton donjon séculaire ;
Quand, plongés dans la nuit sans espoir de réveil,
Tes nobles prisonniers revirent le soleil ;
Quand l'homme des faubourgs, coiffé du bonnet rouge,
Au nom de la justice ouvrit l'horrible bouge
Où les tyrans, comptant sur ta complicité,
Entre tes murs discrets tuaient la liberté ;

Quand on eut reforgé les fers de tes victimes
Pour armer les soldats des guerres légitimes ;
Quand tes sombres créneaux, quand ton affreux pavé,
Moins usé par le temps que par les pleurs lavé,
Servirent à graver d'un burin ironique
Les *droits* que violait un pouvoir tyrannique,
O Bastille, le peuple en ce jour solennel
Pouvait bien espérer un triomphe éternel !

II

Il ne suffisait pas que cette forteresse
S'écroulât sous les coups de ta main vengeresse ;
Peuple, tu n'avais pris qu'un ouvrage avancé !
Le siége doit par nous être recommencé.
Mais, pour prendre d'assaut la terrible muraille,
Gardons-nous d'employer ni boulets, ni mitraille ;
Rien ne saurait briser la pierre et le ciment
Dont le temps a construit l'odieux monument !
Chacun de nous, hélas ! défenseur trop fidèle,
Pourrait, s'il le voulait, ouvrir la citadelle.
Puisque nous avons tous une des clefs du fort,

Du soldat qui trahit ne craignons pas la mort,
Et notre trahison sera de l'héroïsme,
Car la place à livrer, frères, c'est l'égoïsme !

III

De la Nuit du quatre août personne, ô fils des preux,
Ne réclame de toi l'abandon généreux.
Tu n'as rien à céder, et ta gentilhommière
Subit la loi du fisc comme l'humble chaumière;
Tu n'as rien à céder, pas même un sot désir;
Car on te prête en vain l'espoir de ressaisir,
A travers nos malheurs, de caducs priviléges.
Qui d'entre vous aurait ces desseins sacriléges ?
S'entr'ouvrant sous leur poids, l'abîme du passé
De son flot justicier n'a-t-il pas effacé
Jusqu'au nom des abus d'un régime arbitraire ?
Oh ! malheur à celui qui, plongeur téméraire,
Essaierait de ravir le pouvoir naufragé !
Nul ne peut l'arracher au temps qui l'a jugé;
Mieux vaudrait essayer de reprendre la terre
Où l'océan mugit sur un ancien cratère !

Tes regrets, ô toi qui pleures la royauté,
Ont plus d'intelligence et plus de dignité;
Dans le porte-couronne à qui tu rends hommage
Tu n'adores de Dieu que la vivante image,
Et le parfum, par toi brûlé près d'un mortel,
N'est qu'un reste d'encens détourné de l'autel.
A tes yeux, sans la foi point de foi politique;
Sans le sacre divin tout chef est despotique.
Eh bien, songe au guerrier porté sur le pavois,
Songe aux votes des Francs, et vois les Français! vois
S'ils n'ont pas ramené d'un antique naufrage
L'épave du scrutin dont ils font leur suffrage!

La voix du peuple alors était la voix de Dieu;
Pourquoi pas aujourd'hui? Ce qui vient de bon lieu
Perdrait-il à vieillir, ô fils des vieilles races?

En vain nous t'appelons! Toi, méprisant nos traces,
Tu fuis la route et vas, au fond des sentiers creux,
Dans l'ombre du passé retrouver tes aïeux.
En vain nous raisonnons! c'est la foi qui te guide;
La raison n'est pour toi qu'un feu follet perfide
Et, redoutant l'éclat de son rayonnement,
Tu te fais un soleil d'un vague sentiment!

Tu veux que sur tes rois on verse l'huile sainte
Que Reims conserve encor dans son antique enceinte,
Tu veux, avant d'élire un souverain nouveau,
Que Saint-Denis sur eux ait fermé son caveau;
Tu veux que, dominant la couronne abaissée,
La tiare à son rang soit enfin replacée,
Que par un prêtre-roi le monde gouverné
Sans avoir à rougir puisse être prosterné;
Que l'arme de Saint-Louis dans le Jourdain trempée
Retrace au bord du Tibre une noble épopée;
Que la France, oubliant ses modernes succès,
Garde le souvenir des gothiques Français,
De son drapeau blanchi refasse une bannière,
Et rentre avec ses rois saintement dans l'ornière!

Ce sont là, fils des preux, ce sont là tes souhaits;
Toutes les nouveautés te semblent des forfaits!
Plutôt que de quitter ta pieuse chimère,
Tu te ferais tuer sous les yeux de ta mère!
Qui donc demanderait ton sublime trépas?
Consens à vivre, ami; ta mort, on n'en veut pas!
La liberté n'est point un roi qui craint l'outrage,
Elle donne de l'ombre et ne prend pas d'ombrage;
Sous ses rameaux puissants le plus vieux préjugé

Est, comme le progrès, sûr d'être protégé.
Mais si, noble, tu tiens avec honneur à vivre,
Sache que l'épée a, pour héritier, le livre.
Renonçant à l'acier qui pourfend les géants,
Arme ta main du fer qui transperce les flancs
Des colosses alpins ; élargis ta croyance,
Travaille et cesse enfin de bouder la science !
Tes ancêtres portaient le casque et le haubert ;
De nos humbles habits, toi, n'es-tu pas couvert ?
Sur l'usage mesquin puisque tu capitules,
Quand il faut être grand craindrais-tu des émules ?
Eh bien ! dépasse-nous, montre-toi noble encor
Et nous, nous te crierons d'en bas : *Excelsior !*

IV

Et toi, vieil ennemi de la vieille noblesse,
Bourgeois, vas-tu sortir de ton lit de mollesse ?
Panglosse de la Bourse, au cœur efféminé,
Crois-tu que tout soit bien, quand les tiens ont dîné ?
Écoute le tocsin ! Vois ! c'est la grande ville
Que brûlent les obus de la guerre civile !...

Bah ! le danger est loin, tu n'as pas encor peur !...
Entends ce cri qui doit secouer ta torpeur !
« Les titres sont détruits ! on pille les Finances ! »
C'est qu'il ne s'agit plus de Chartre et d'Ordonnances !
Autrefois du ministre ou du roi mécontents,
Vous preniez le fusil, bourgeois, tous les vingt ans,
Et puis, entre la poire, amis, et le fromage,
Vous renversiez un prince et brûliez son image.
Mais, pendant le combat, soldat intelligent,
Prodigue de ton sang tu ménageais l'argent;
Tu cassais la vaisselle, et ta sage furie
En chassant l'hôtellier sauvait l'hôtellerie!
Quand le prince avait fui tout était bien fini;
Tu rebouchais les trous de son royal garni
Et tu n'avais plus tard, en bon propriétaire,
Qu'à poser des papiers pour l'autre locataire.
Mais voici que l'émeute, avec acharnement,
Comme à son ennemi s'attaque au monument.
On comprend qu'un palais par des fous politiques
Soit aux flammes livré ; mais brûler des boutiques !
Mais menacer la Banque et ruiner des maisons !
Ah ! ces gens-là, pour sûr, sont sortis des prisons !

Oui ! Mais, près du bandit, qui ne songe qu'au crime,

Combat le malheureux, qui trouve qu'on l'opprime.
Et cet homme aux bras nus, qui pointe le canon
Et mêle son courage à des forfaits sans nom,
Bourgeois, cet ennemi des lois, de la famille,
C'est le héros qui prit avec toi la Bastille !

Qui de vous a trahi son ancien allié ?
Quand on régla les parts, qui donc fut oublié ?
Sans être inquiété, quand tout propriétaire,
Qu'il fût noble ou vilain, put chasser sur sa terre ;
Quand, défendant ses droits, ses biens ou son honneur,
Chacun devant la loi fut l'égal du seigneur ;
Quand, de louis ou de liards également avide,
Chez le riche ou le gueux le Trésor fit le vide ;
Après Quatre-vingt-neuf qui donc dit au progrès :
« Tu n'iras pas plus loin ! » ... Courtisan du succès,
Claqueur des coups d'état, de l'homme de Brumaire
Qui donc glorifia la justice sommaire ?
Qui donc nous conduisit, si ce n'est toi, bourgeois,
Du premier Bonaparte à Napoléon trois ?

. . . .

Tandis que tu riais, ton ancien frère d'armes
Sur ses enfants sans pain chez lui versait des larmes.
Serait-ce vrai, grand Dieu ? Mais tout marchait si bien !

En donnant du travail à celui qui n'a rien
Avec mes capitaux je fondais sa fortune.
Si l'ouvrier se plaint, n'a-t-il pas la tribune?
Avant de s'insurger, que n'a-t-il donc parlé?

. . . .

Ah! ton crime, faut-il qu'il te soit rappelé?
La sainte liberté, qui la nomma licence?
Qui, pour nous gouverner, ordonna le silence?
Sur les actes secrets d'un régime véreux
Quel complice étendit un voile ténébreux?
Réponds, bourgeois! réponds! qui pour rire et bien vivre,
O fils de Montesquieu, qui donc tua le livre?
Lasse de les traîner devant les tribunaux,
Quelle main meurtrière égorgea les journaux?
Quand une voix venait d'une plage lointaine,
Qui disait au progrès : « Tu feras quarantaine! »
Qui donc, par peur du jour, aurait dit au soleil :
« Ton rayon rouge m'est suspect; sois moins vermeil! »
C'est toi, qui, pour cacher les crimes des Tibères,
Complaisamment, la nuit, soufflais les réverbères,
Oui! c'est toi qui soutiens à ce pauvre illettré
Que sur son triste sort tu n'es pas éclairé?

Eh bien, ouvre les yeux! L'écrit et la parole

Sont-ils assez vengés? Aux lueurs du pétrole,
Bourgeois, si tu sais lire, apprends que le censeur,
Dont la sottise éteint la lampe du penseur,
De l'huile, dérobée à la veille hardie,
Arme la main du gueux qui répand l'incendie!

V

Faut-il sans discuter, ô peuple souverain,
Qu'on s'incline devant tes volontés sans frein?
Depuis que le pouvoir royal a fait naufrage,
Les courtisans, qui vont mendier ton suffrage,
En flattant avec art ta jeune vanité
T'auraient-ils déjà fait haïr la vérité?
Crois-tu donc par hasard que ton règne commence?
Depuis dix-huit cents ans que l'Idée ensemence,
Crois-tu que du fumier, où gît la royauté,
Sortira pour moisson quelqu'autre majesté?
Non! l'Idée, à coup sûr, peuple, n'est pas jalouse
De placer sur un trône, après l'habit, la blouse!
Se proposant pour but de plus nobles exploits,
Elle veut que chacun rentre enfin dans ses droits.

Ce n'est pas un pouvoir, dont l'aurore se lève ;
C'est un règne au contraire, un règne qui s'achève :
L'ère de l'injustice !

Auprès du tribunal
Qui juge sans mystère et n'est jamais vénal,
Devant l'opinion consens à comparaître,
O peuple, et tes griefs, tes vœux, fais-les connaître !

. . . .

D'un labeur assidu quand plus de soixante ans
Ont fatigué tes bras et tes mains, tu prétends,
Ouvrier, que tu peux souhaiter sans mollesse
Ailleurs qu'à l'hôpital de mourir de vieillesse.
Toi, qui fais la maison du sous-sol jusqu'au toit,
Serais-tu sans abri contre le chaud, le froid?
Toi, qui vivais au jour le jour de ta journée,
Lorsque ta rude tâche est enfin terminée,
Quand tes reins sont courbés, faut-il que ta fierté
Hésite entre le vol et la mendicité ?
Faut-il, comme un outil, quand il n'est plus solide,
Qu'on te mette au rebut, toi, l'obscur invalide,
Parce que du temps seul, et non d'un fusilier,
Tu reçus ta blessure au feu de l'atelier ?

. . . .

Tu veux, de tes désirs maintenant l'équilibre,
Que le travail te fasse indépendant et libre;
Que le bras et l'argent par l'accord raffermis,
S'associant tous deux, cessent d'être ennemis,
Et que, s'enrichissant, capital et salaire
Finissent dans le gain leur guerre séculaire.
De l'arbre de science à toi seul interdit
Tu veux ta part de fruits; sans qu'on soit érudit,
Après une journée à l'atelier passée,
Tu crois qu'on peut quitter l'outil pour la pensée;
Devant un livre ouvert tu veux aussi t'asseoir
Et, machine le jour, être cerveau le soir!

Si tels sont tes souhaits, ils sont aussi les nôtres,
Et, si c'est là ta foi, nous serons ses apôtres.
Mais crois-tu, malheureux, que ton juste procès
Au bruit du chassepot se plaide avec succès?
Les stériles fureurs de ton flot populaire
Ressemblent au travail de la mer en colère;
Il court sans avancer, il ravage et détruit
Dans un jour orageux l'ouvrage de la nuit.
Quatre-vingt-treize a fait Brumaire, et Juin, Décembre!
Au fatal Dix-huit mars, dans la modeste chambre,
Asile du travail, palais industrieux

Où ton goût d'un métier fait un art glorieux,
Peuple parisien, moins ouvrier qu'artiste,
Ah ! que n'es-tu resté !... Funeste parodiste
Des Comités de sang, tu ne peux pas savoir
A quelle profondeur, en deux mois de pouvoir,
Tu blessas le progrès, ni de combien d'années
Il sera reculé par soixante journées !
Toi qui pour étendard avais les trois couleurs,
En Février toi qui fusillais les voleurs,
Quoi ! tu suis à présent le drapeau de Cartouche ?
Tu reçois sans rougir des ordres, de la bouche
Qui se sert du sifflet, pour piller les maisons ?
Honnête, tu consens qu'on vide les prisons
Pour repeupler tes rangs troués par la mitraille ?
Quel peut être le but d'une telle bataille !
Hé ! si tes partisans mêmes en sont troublés,
Ceux qui, toujours tremblants, craignent d'être volés,
Qu'en doivent-ils penser ?

— J'ai, dis-tu, voulu prendre
Ce que depuis cent ans j'étais lassé d'attendre.
Le progrès va trop vite aux yeux de l'opulent,
Mais pour le misérable il est toujours trop lent !

. . . .

Eh bien, toi qui voudrais des jours meilleurs plus proches,
Ouvrier qui te plains, es-tu donc sans reproches?
Peuple, noble ou bourgeois, qui n'a pas ses aïeux?
Sans copier les tiens et vivre en tout comme eux,
Que n'as-tu gardé, quand ils firent leurs partages,
Le secret d'être heureux en montant cinq étages!
Oui! par eux, le dimanche en buvant entre amis,
Les lundis étaient bien quelquefois compromis;
Mais si l'on arrivait, en voulant tenir tête,
A la perdre à son tour, c'était les jours de fête.
Jamais au cabaret, jamais un faubourien
N'eût trinqué sur le *zinc* avec quelque vaurien!
Ses rires, ses pleurs, tout se passait en famille;
Il avait une femme et non pas une fille!
Et, tandis qu'il gagnait au dehors le loyer
Et le pain sur la planche et la bûche au foyer,
La femme, à la maison nourrice et couturière,
Au lieu d'aller danser et boire à la barrière,
A son enfant plus grand, après l'avoir vêtu,
Donnait en travaillant des leçons de vertu.
L'ouvrier n'avait pas une vieillesse amère,
Et sa fille jamais n'eût fait rougir sa mère;
La toile, et non la soie, encadrait sa beauté!
Dame! le luxe alors était la propreté;

L'habit s'en ressentait, et plus encor la table.
Dans ses calculs, la femme, économe-comptable,
Retenait quelques sous sur l'argent du marché.
Certe on ne mangeait pas de primeurs! mais, caché
Dans une tirelire, aux jours de maladie,
— Ces jours où le noceur se révolte ou mendie —
Le modeste pécule avec le temps grossi
En sauvant la santé sauvait l'honneur aussi !

Peuple parisien, si tels sont tes ancêtres,
Eh bien, rougirais-tu de les avoir pour maîtres?
Toi qui prétends couler dans un moule nouveau
L'humanité fondue au feu de ton cerveau,
Toi qui crois supprimer la misère et l'envie,
Avant de réformer, réforme donc ta vie!

VI

En vain au pied du fort, poètes ou penseurs,
Nous crions à chacun de ses vieux défenseurs :
« C'est la justice !... ouvrez ! » l'ignorance qui veille
Détourne hélas ! la tête et fait la sourde oreille !

De son obscur cerveau, qui, perçant l'épaisseur,
Lui fera donc livrer l'égoïsme oppresseur ?
Qui donc la convaincra qu'en souffrant qu'on opprime
On devient du bourreau la première victime ?

VII

Grand homme, tu le sais ! toi, héros du bon sens,
Roi sans manteau royal, demi-dieu sans encens ;
Toi qui, dans nos malheurs, domines de la tête
L'océan des partis où mugit la tempête ;
Toi qui, calmant les flots, écoutes chaque voix
Qui te signale, auprès de celui que tu vois,
Un écueil qu'on ignore ! oui ! tu sais que la presse,
Seule, pourra d'assaut prendre la forteresse !

Et, petit par la taille et par l'esprit géant,
Aux partis qui, croyant échapper au néant,
En toi verraient un Monk, raccommodeur de trônes,
Toi, tu dis fièrement : « Je ne fais pas d'aumônes !... »
Puis, à ceux qui voudraient sur le même fronton
Qu'on sculptât ta figure auprès de Washington,

Tu réponds finement : « L'histoire n'est pas ladre
Et saura nous donner à chacun notre cadre ;
Au bas des deux portraits on lira : loyauté !
Plus bas, ces mots, gravés par la postérité :
« Celui-là dut créer, celui-ci fit renaître ! »

Et tu dis au pays : « Apprends à te connaître ;
Sois philosophe enfin, France ! et puisqu'il te faut,
Pour te vaincre toi-même, une arme sans défaut,
Puisque l'engin, qui sut briser la résistance
Du noble cuirassé, trouve dans l'ignorance
Un obstacle plus dur que le fer du haubert,
Sers-toi du plomb vainqueur que fondit Gutemberg !

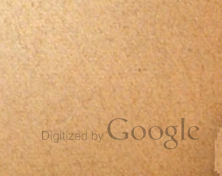


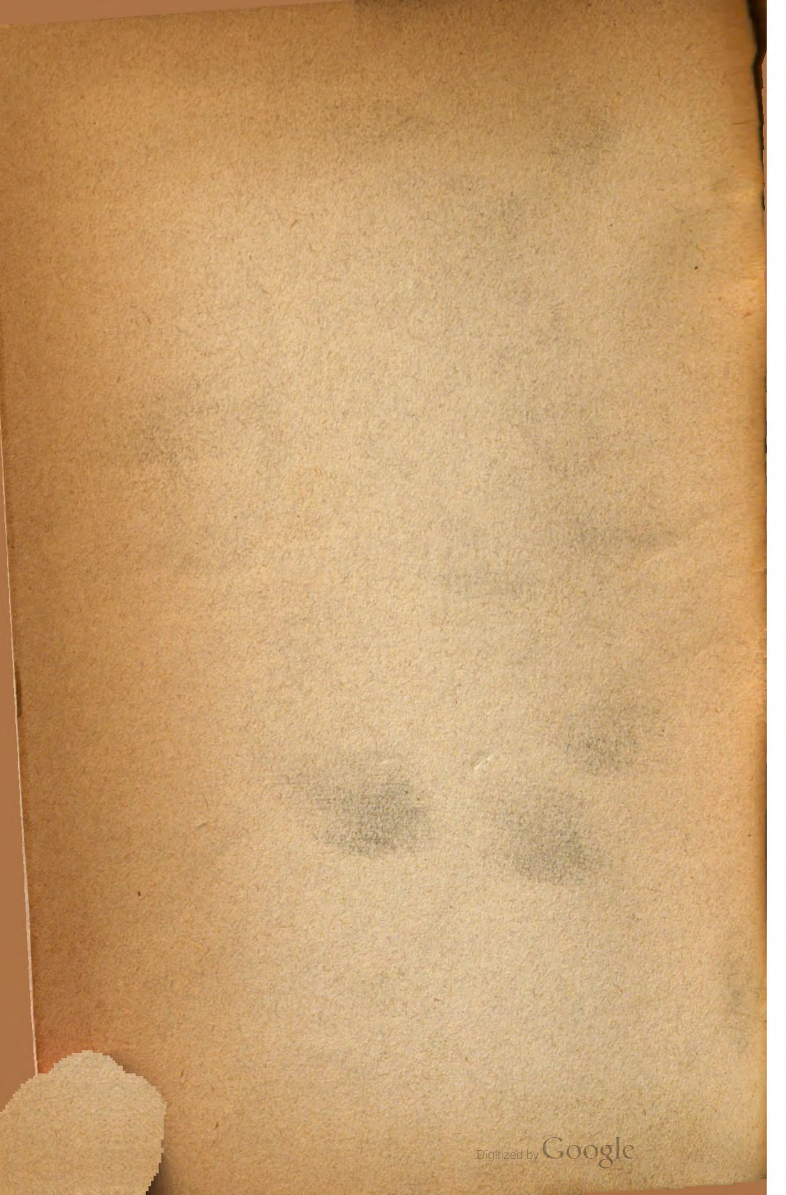
7 octobre 1871.

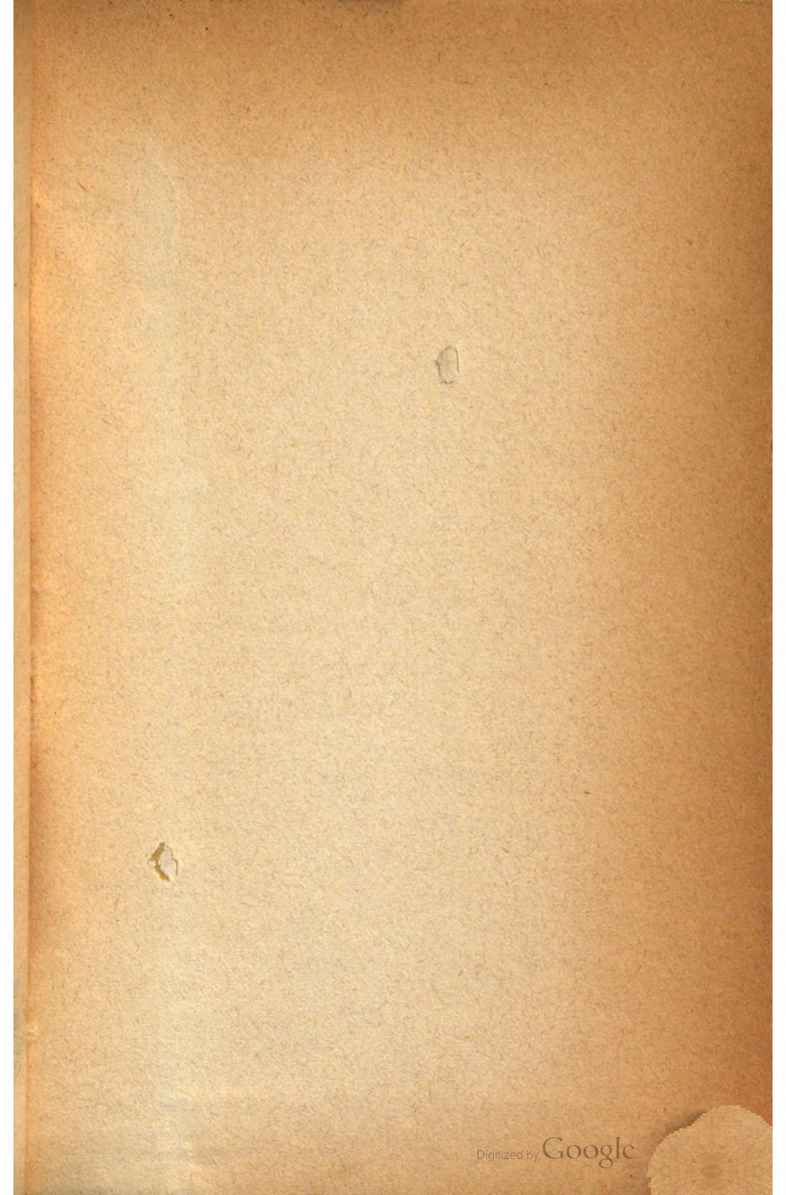


TABLE

Caen, typ. F. Le Blanc-Hardel






Digitized by Google

